

ETUDE D'UNE PETITE ÉPIDÉMIE DE PALUDISME
CONTRACTÉ « EN PLEIN AIR » DANS LA RÉGION
DU LAC RODOLPHE

Par E. BRUMPT

La lecture des très intéressants rapports publiés en 1924 par la Commission du paludisme de la Société des Nations montre que la possibilité de contracter le paludisme en plein air est loin d'être admise par des malariologues d'une grande notoriété. En effet, dans ce rapport d'ensemble exposé par le regretté N.-V. Lothian (1), nous lisons ce qui suit :

« L'existence d'un danger d'infection en plein air a souvent fait et fera longtemps encore l'objet de discussions. Si l'on fait rentrer dans le terme « plein air » les abris et les huttes improvisées dans lesquels les laboureurs et les bergers se reposent, même pendant une partie de la journée, la possibilité d'infection doit être admise. »

L'incertitude qui règne encore sur ce sujet m'engage à publier les observations que j'ai recueillies en 1902, en Afrique orientale, au cours de la Mission du Bourg de Bozas dont je faisais partie.

Le 20 mai 1902, la mission, composée de quatre Européens, de onze Souahilis, de onze Soudanais et Arabes du Yemen, de trente et un Somalis et de trente-trois Gallas et Abyssins, quittait les derniers contreforts montagneux de l'Abyssinie pour essayer d'atteindre le Nil en passant par le lac Rodolphe, malgré la résistance des Abyssins qui prédisaient que tout le monde contracterait la fièvre dans les régions basses.

La carte ci-jointe (fig. 1) permettra de bien suivre l'itinéraire. Le 23 mai, nous arrivons dans une plaine inhabitée ; le 24, nous atteignons la rivière Podi où je fais une ample récolte de *Glossina palpalis* à l'altitude de 850 mètres; du 24 mai au 2 juin, nous changeons chaque jour de campement dans une région où le gros gibier était très abondant, mais toujours inhabitée. Les anophèles qui étaient très nombreux dans nos tentes doublées de drap bleu foncé n'ont malheureusement pas été récoltés car je les considérais, peut-être à

(1) Rapport de la Commission du Paludisme sur son voyage d'étude dans certains pays d'Europe en 1924. *Société des Nations*, 25 février 1925, Genève.

tort, comme identiques à ceux récoltés antérieurement, qui étaient des *Anopheles funestus* (1).

Le 2 juin, la caravane campe sur la rive gauche du fleuve Omo

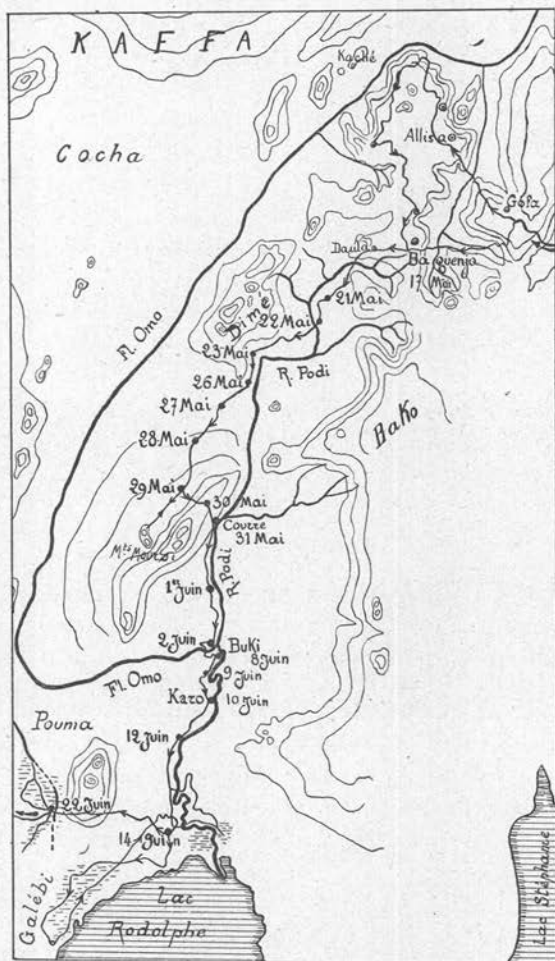


FIG. 1. — Carte montrant l'itinéraire suivi par la Mission du Bourg de Bozas du 17 mai au 22 juin 1902.

(1) Les nombreux Culicidés récoltés par moi au cours de la Mission du Bourg de Bozas ont fait l'objet d'un important travail du professeur agrégé M. NEVEU-LEMAIRE. (Etude de Culicidés africains. *Archives de Parasitologie*, X, 1906, p. 238). Les 3 espèces d'Anophélinés récoltées sont : *Anopheles funestus* très abondants depuis Djibouti jusqu'au Nil, *Anopheles costalis*, récolté en grand nombre à Imi dans le Somaliland, enfin *Anopheles pharoensis*, dont deux femelles ont été récoltées dans ma tente à Douflé le 4 août 1902.

(fig. 2), à environ 500 à 600 mètres d'une douzaine de huttes situées sur la rive opposée, huttes que les indigènes avaient abandonnées à notre approche ; elle y séjourne du 2 au 6 juin pendant le transbordement des bagages et des animaux. Le 7 juin, le camp est établi sur la rive droite du fleuve ; le 8 et le 9 juin, le camp est installé plus loin dans la forêt galerie du fleuve Omo ; le 10 et le 11 juin, le camp est transporté en face du village de Karo situé sur la rive gauche du fleuve ; les 12, 13 et 14 juin, le camp est déplacé



FIG. 2. — Le fleuve Omo. Point où la caravane est restée du 2 au 7 juin 1902 et où la plupart des hommes ont dû contracter leur infection. (Cliché de la Mission du Bourg de Bozas).

chaque jour. Les 15 et 16 juin, nous sommes obligés de faire des expéditions nocturnes pénibles pour assurer notre ravitaillement. Le 17 juin, c'est-à-dire quinze jours après notre arrivée dans une région habitée par les indigènes paludéens (fig. 3), plusieurs hommes de notre escorte se font porter malades ; du 17 au 22 juin, treize hommes présentent les premiers symptômes du paludisme. Obligés d'avancer vers le Nil pour fuir les indigènes qui avaient assassiné deux de nos hommes et pour chercher des vivres, nous faisons le 22 juin une étape assez dure, en mettant sur des mulets les treize hommes déjà malades. Le 23 juin au matin, trente-quatre nouveaux malades se présentent. Sur ma demande, la marche de

la mission est arrêtée jusqu'au 1^{er} juillet, ce qui me permet de faire quelques diagnostics microscopiques et de faire prendre de la quinine à tout le monde.

Du 1^{er} juillet au 7 septembre, jour où la mission atteignait le Haut-Nil à Doufilé, trois nouveaux cas de paludisme furent observés

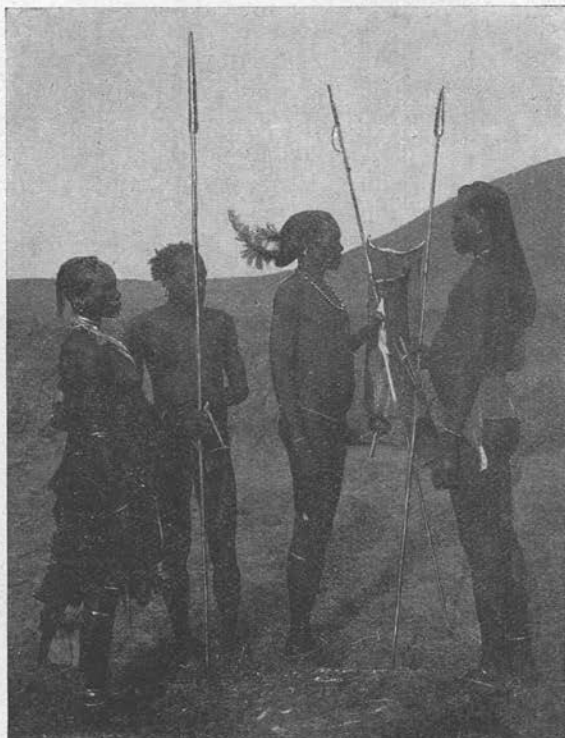


FIG. 3. — Un groupe de chasseurs Tourkouanas fréquentant la forêt galerie du fleuve Omo. Presque tous les indigènes présentent de la splénomégalie et sont des réservoirs de virus paludéen. (Cliché de la Mission du Bourg de Bozas).

successivement les 25 et 29 août chez trois Européens de la mission. Or ici comme sur les rives de l'Omo, ces Européens déplaçaient leur campement tous les jours sauf une fois par semaine où la caravane se reposait et restait deux jours au même point. Jamais ces Européens n'ont eu l'occasion de passer une nuit dans une hutte indigène. On doit donc considérer ces trois cas de paludisme chez les Européens comme contractés en plein air.

Enfin le quatrième Européen, qui est l'auteur de ce travail, contracta le paludisme à *Plasmodium falciparum* le 25 septembre 1902, alors qu'il logeait depuis dix-sept jours sous une tente à Nimulé sur le Nil (Ouganda). Dans cette tente obscure doublée de drap foncé, de nombreux anophèles venaient chaque nuit remplacer ceux que je capturais le matin. Les moustiques qui m'ont infecté provenaient certainement soit des campements indigènes situés à quelques centaines de mètres, soit des abris sous lesquels nos hommes campaient ; ils n'avaient pas pu séjourner dans ma tente assez longtemps pour assurer l'évolution des plasmodies du paludisme, car je leur faisais chaque matin la chasse beaucoup plus dans un but zoologique que dans un but prophylactique. Il est donc probable que ce dernier cas peut être rangé parmi les cas de paludisme contractés en plein air provoqués par des moustiques infectieux vivant soit dans la brousse, au voisinage de malades, soit dans les maisons voisines.

RÉSUMÉ

1. Sur 86 indigènes africains venant de régions salubres, s'abritant sous des tentes démontées presque chaque jour par suite de la nécessité de faire des étapes quotidiennes et n'ayant jamais couché sous des huttes par suite de l'hostilité des indigènes, 47 contractèrent le paludisme, deux ou trois semaines après leur arrivée dans les régions réputées malsaines, habitées par une population clairsemée mais inpaludée.

2. Trois Européens sur quatre, protégés par des moustiquaires mais ne prenant pas de quinine préventive, changeant chaque jour de campement, contractèrent également le paludisme.

3. Le quatrième Européen a contracté le paludisme à *Plasmodium falciparum*, alors qu'il vivait depuis dix-sept jours sous la même tente, au bord du Nil, à Nimulé. Ce dernier cas peut être probablement attribué aux piqûres de moustiques infectés sur les porteurs de gamètes du camp.

4. L'étude de cette épidémie me permet d'affirmer que le paludisme peut se contracter en plein air, tout au moins en Afrique orientale, dans des régions où les *Anopheles costalis* et *A. funestus* sont abondants et où *A. pharoensis* semble plus rare.